

---

## Les femmes et l'université en France, 1860-1914

Pour une historiographie comparée

*Women and University in France, 1860-1914. For a Comparative Historiography*  
*Die Frauen und die Universität in Frankreich, 1860-1914. Für eine vergleichende Historiografie*

*Las mujeres y la universidad en Francia, 1860-1914. Para una historiografía comparada*

**Natalia Tikhonov Sigrist**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/1940>

DOI : 10.4000/histoire-education.1940

ISSN : 2102-5452

### Éditeur

ENS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 53-70

ISBN : 978-2-7342-1151-8

ISSN : 0221-6280

### Référence électronique

Natalia Tikhonov Sigrist, « Les femmes et l'université en France, 1860-1914 », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 122 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1940> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.1940>

---

# Les femmes et l'université en France 1860-1914

*Pour une historiographie comparée*

Natalia TIKHONOV SIGRIST

---

En France, l'entrée des femmes dans l'enseignement supérieur s'amorce en 1861, lorsqu'une Française, Julie-Victoire Daubié, est reçue bachelière à la Faculté des lettres de Lyon, alors que celle de Paris lui avait fermé ses portes. Cependant, l'accès des femmes aux études universitaires se généralise seulement à partir de 1880, année qui est par ailleurs celle où est votée la loi Camille Sée instituant un enseignement secondaire féminin public.

Jusqu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la présence féminine dans l'ensemble des universités françaises est fort modeste, sans jamais dépasser 3 % de l'effectif global<sup>1</sup>. Mais à partir de la fin de la décennie 1900, cette proportion se rapproche déjà des 10 %. La présence des femmes sur les bancs universitaires devient alors numériquement importante, mais demeure marginale par rapport au nombre global des étudiants. Cette population étudiante féminine est composée en grande partie d'étrangères, venues en France en quête d'une formation universitaire inaccessible dans leur pays ou attirées par le prestige de la métropole culturelle. Si ces étrangères restent majoritaires durant les deux premières décennies de l'ouverture des universités aux femmes, leur proportion recule pourtant au profit des Françaises dès les années 1890. Désormais

---

1 Sauf autre indication, toutes les statistiques relatives à l'enseignement supérieur français citées dans cet article ont été élaborées à partir de *Statistique générale de la France. Annuaire statistique de la France*, Paris, 1895/1896 et sqq. Pour les facultés parisiennes, ces données ont été complétées par celles contenues dans *Annuaire statistique de la ville de Paris*, Paris, 1880 et sqq.

les étudiantes nationales représentent, selon les années, entre 50 et 68 % des inscriptions féminines à l'échelle du pays. L'académie de Paris, qui compte à elle seule près de la moitié des effectifs féminins de l'enseignement supérieur français, est également la plus fréquentée par les étrangers des deux sexes. Le nombre d'étudiantes françaises y est toutefois, en général, moins élevé que celui des étrangères. Ces dernières forment plus de la moitié du public féminin des facultés de la capitale jusqu'en 1893, et à nouveau à partir de 1900, mais les deux effectifs s'égalisent à la veille des hostilités.

Les autres universités françaises à connaître une forte affluence d'étudiantes sont celles de Montpellier, Nancy et Grenoble. Ces universités de province sont également les plus sollicitées par le public étranger des deux sexes, tout particulièrement en provenance de l'Empire russe, même si sa présence demeure modeste comparée à ce qu'elle est à Paris. Les deux premiers établissements sont avant tout réputés pour leur enseignement de médecine et de sciences, et l'Université de Grenoble attire les étrangers désireux de se perfectionner en langue et civilisation françaises, en leur offrant des formations spécialisées, sanctionnées à partir de 1897 par un certificat d'études françaises. Vers 1910, des certificats semblables sont également dispensés par les facultés des lettres d'autres universités de province, dont Montpellier et Nancy.

Le déclenchement de la guerre en 1914 amènera un accroissement spectaculaire de la proportion des femmes : en l'espace d'une année, elle passera de 9 à 24 % de la population étudiante pour l'ensemble des universités. Toutefois, ce changement ne sera pas dû à un afflux d'étudiantes, dont le nombre baissera en valeur absolue<sup>2</sup>, mais à la baisse des effectifs masculins, qui diminueront soudain des trois quarts

Ainsi, avant la Grande Guerre, la France n'est devancée, pour le nombre d'étudiantes, que par la Suisse, pays pionnier de l'introduction de la mixité universitaire (1867), où les effectifs féminins forment près d'un quart des inscriptions dès le début du siècle. La nature même du paysage universitaire suisse nous fournit des explications de cette ouverture à un public nouveau. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'offre universitaire y dépasse largement la demande nationale d'enseignement supérieur : un pays de 3 315 000 habitants se voit en effet doté d'un réseau de sept établissements. En raison de cette inadéquation, les universités suisses de l'époque ne peuvent se développer autrement

---

2 De 4 254 pour l'année scolaire record 1913-1914, ce nombre redescend à 2 646 l'année suivante, chute due en large partie au retour de nombreuses étrangères dans leur pays.

qu'en inscrivant l'égalité d'admission dans leurs règlements afin d'attirer une clientèle étrangère des deux sexes – politique d'autant moins risquée que les restrictions appliquées aux étrangers pour l'exercice des professions libérales en Suisse limitent la concurrence qu'ils pourraient exercer sur le marché du travail. Les universités belges, à la féminisation précoce, mais faible, et les universités allemandes, progressivement ouvertes aux étudiantes régulières à partir de 1900, suivent avec un certain retard. Tout cela place la France au deuxième rang des pays européens pour le nombre de femmes scolarisées dans l'enseignement supérieur avant 1914. C'est sur ce premier demi-siècle de présence des femmes dans l'enseignement supérieur en France qu'est centré le présent état des lieux, qui vise à situer l'historiographie française dans le cadre international.

## **I – Histoire des étudiantes : regards croisés**

### **1 – Étudiants et étudiantes dans l'historiographie française**

Quelle place réserve l'historiographie de l'institution universitaire aux populations étudiantes, et en particulier à leur composante féminine ? Si l'on en juge par les volumineux ouvrages généraux à caractère légitimant, voire hagiographique, publiés dans le cadre d'anniversaires, force est de constater que ces populations sont demeurées, jusqu'au dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, les parents pauvres d'une historiographie qui s'intéressait principalement à l'histoire de l'institution elle-même ou à celle du corps enseignant. La plupart des historiens se contentent d'y faire quelques allusions, d'en mentionner les effectifs et la répartition sans s'attarder sur leur profil, leur sociabilité ou leur parcours de vie, comme l'illustrent encore les récentes histoires des universités de Toulouse, de Paris ou de Nantes<sup>3</sup>.

Les dernières décennies ont néanmoins vu les étudiants devenir pleinement objet d'histoire, d'abord avec l'ouvrage de Jean-Claude Caron sur ceux de l'époque romantique<sup>4</sup> – pour lequel le problème du genre ne se posait évidemment pas puisqu'il n'était alors pas question que les femmes fassent des études

3 John M. Burney, *Toulouse et son Université. Facultés et étudiants dans la France provinciale du XIX<sup>e</sup> siècle*, traduit de l'américain par P. Wolff, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1988 ; Gérard Emptoz (dir.), *Histoire de l'Université de Nantes, 1460-1993*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002 ; André Tuillier, *Histoire de l'Université de Paris et de la Sorbonne*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1994.

4 Jean-Claude Caron, *Généralisations romantiques : les étudiants de Paris et le Quartier latin, 1814-1851*, Paris, A. Colin, 1991.

supérieures –, ensuite avec celui de Pierre Moulinier qui, lui, couvre les années concernées par les débuts de la féminisation des universités<sup>5</sup>. Focalisant son attention sur le public étudiant de la capitale, celui-ci est particulièrement attentif à sa composante féminine et réserve un chapitre aux parcours universitaires et professionnels de ces pionnières, ainsi qu'aux réactions des contemporains à leurs choix.

Parallèlement, les ouvrages consacrés à l'histoire de telle ou telle université commencent à intégrer dans leur questionnement le profil socio-démographique des étudiants, y compris sa composition par nationalité et par genre. En France, c'est Jean-François Condette qui a suivi cette démarche en consacrant aux étudiants des deux sexes un chapitre entier de son important travail sur l'histoire de la Faculté des lettres de Lille<sup>6</sup>.

S'agissant plus spécifiquement des étudiantes, parmi les recherches plus ou moins récentes, hélas inédites, il faut mentionner la thèse pionnière de Michèle Tournier<sup>7</sup>, qui représente une tentative d'aborder le cas français dans une perspective comparative avec l'Allemagne, même si l'on aurait souhaité que cette vision d'ensemble soit plus aboutie. Une tentative plus récente a été entreprise par Carolyn Bernard, qui a commencé au début des années 2000 une thèse de doctorat consacrée à la comparaison de l'accès des femmes à l'université en France et au Canada, travail malheureusement resté en suspens. L'un des seuls ouvrages de synthèse sur l'histoire de la place des femmes à l'université et de leur accès au monde professionnel en France est donc celui d'Edmée Charrier, qui remonte aux années 1930<sup>8</sup>. Doté d'un solide appareil statistique et d'une documentation qui permet des comparaisons pertinentes avec les pays étrangers, il demeure à ce jour le principal outil de travail dans ce domaine.

Il a fallu attendre les années 1990 pour que surgissent, non seulement dans les principales revues d'histoire des femmes et du genre, mais aussi dans quelques revues spécialisées, des articles consacrés à la figure de l'étudiante, à

---

5 Pierre Moulinier, *La Naissance de l'étudiant moderne (XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Belin, 2002, p. 69-84.

6 Jean-François Condette, *Une Faculté dans l'Histoire : la Faculté des Lettres de Lille de 1887 à 1945*, Lille, Éditions du Septentrion, 1999, p. 119-140.

7 Michèle Tournier, *L'Accès des femmes aux études universitaires en France et en Allemagne (1861-1967)*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, université René-Descartes-Paris 5, Paris, 1972.

8 Edmée Charrier, *L'Évolution intellectuelle féminine*, Paris, Albert Mecheleinck, 1931.

sa perception par les contemporains et aux réactions qu'elle suscite<sup>9</sup>. L'article de Jean-François Condette qui offre un aperçu de la manière dont a été reçu le principe de la mixité dans l'enseignement supérieur et des résistances rencontrées par les premières femmes universitaires s'inscrit dans cette lignée. Mais le bilan de ces travaux reste malgré tout assez maigre. À l'exception du cas parisien, traité dans les travaux de Carole Lécuyer<sup>10</sup>, la féminisation n'a encore fait l'objet de recherches monographiques pour aucune des vingt-quatre universités françaises existant à la veille de la Grande Guerre (écoles préparatoires de médecine et de pharmacie comprises). Il est vrai que, par rapport aux pays où la question de l'ouverture aux femmes se décidait au sein de chaque université, l'intérêt d'une telle démarche est peut-être moindre pour la France, du fait que les décisions étaient prises au niveau national. C'est dans les pays où l'éducation est du ressort des États fédérés (Suisse, Allemagne), dans ceux qui accordent une place importante à l'enseignement libre (Belgique) ou encore dans ceux où la part du secteur privé est importante (États-Unis) que l'on observe une vraie floraison de travaux historiques sur les modalités de l'accès des femmes à la formation universitaire.

## 2 – Les étudiantes dans l'historiographie internationale

D'autres pays européens ont vu paraître des ouvrages aux ambitions similaires à celui d'Edmée Charrier. Le premier travail de synthèse à l'échelle d'un pays remonte à 1901, lorsque Elena Lihačeva, journaliste et traductrice russe activement engagée dans la promotion de l'instruction supérieure féminine à Saint-Petersbourg, publie le fruit de quinze années de recherches aux archives<sup>11</sup>. En réalité, ce livre concerne essentiellement l'enseignement supérieur féminin non-mixte, bien développé dans l'Empire russe. Hormis quelques tentatives d'ouverture dans les années 1860 et une brève « période de dégel » suite à la Révolution de 1905, les universités

9 Carole Lécuyer, « Une nouvelle figure de la jeune fille sous la III<sup>e</sup> République : l'étudiante », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 4, 1996, p. 166-176 ; Jean-François Condette, « Les "cervelines" ou les femmes indésirables : l'étudiante dans la France des années 1880-1914 », *Carrefours de l'éducation*, 15, 2003, p. 39-61.

10 Carole Lécuyer, *Les Étudiantes de l'Université de Paris sous la Troisième République*, mémoire de maîtrise d'histoire, université Denis-Diderot-Paris 7, 1993 ; Carole Christen-Lécuyer, « Les premières étudiantes de l'Université de Paris », *Travail, genre et sociétés, la revue du MAGE*, 4, 2000, p. 35-50.

11 Elena Lihačeva, *Materialy dlja istorii ženskogo obrazovanija v Rossii, 1856-1880* [Matériaux pour l'histoire de l'éducation des femmes en Russie], Saint-Petersbourg, Tipografija Stasjuleviča, 1901, 4 vol.

impériales sont, en effet, restées fermées aux femmes jusqu'à la Révolution d'octobre. Quelques travaux retraçant l'évolution de l'enseignement supérieur des femmes dans diverses villes de l'Empire avant la chute du régime tsariste ont été publiés par plusieurs historiennes anglo-saxonnes entre les années 1960 et 1980<sup>12</sup>. Aucun travail de cette envergure ne nous est connu pour la période soviétique, qui a d'ailleurs vu se produire de rapides progrès de la mixité, menant à une vraie massification de la formation universitaire des femmes.

Un projet analogue à celui de Lihačeva fut entrepris de l'autre côté de l'Atlantique, dans les années 1920, par Thomas Woody, qui décida d'offrir une vue d'ensemble des différentes options éducatives ouvertes aux femmes aux États-Unis, pays où des *women's colleges* proposant des cursus universitaires de base, sans filières menant au doctorat, coexistaient avec des universités de l'ouest et du centre du pays pratiquant traditionnellement la coéducation<sup>13</sup>. Ce travail, où la réflexion analytique se trouve quelque peu noyée par l'abondance des données factuelles, a été suivi, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, par bon nombre de publications abordant de multiples facettes de l'instruction supérieure des femmes américaines<sup>14</sup>.

Quelques pays européens ont également vu paraître des travaux de synthèse sur l'accès de leurs citoyennes à l'enseignement supérieur. Une fois de plus, la Suisse a fait œuvre de pionnière avec la publication, en 1928, d'un ouvrage bilingue conçu par l'Association suisse des femmes universitaires<sup>15</sup>. Mais c'est l'historiographie allemande qui couvre l'espace le plus vaste, vingt-et-une universités étant accessibles aux femmes à partir de 1909, et paraît la mieux fournie avec plusieurs ouvrages de référence, tous

12 Sophie Satina, *Education of Women in Pre-Revolutionary Russia*, New York, s.n., 1966 ; Ruth Dudgeon, *Women and Higher Education in Russia*, doctoral dissertation, Graduate School of Arts and Sciences, The George Washington University, 1975 ; Christine Johanson, *Women's Struggle for Higher Education in Russia, 1855-1900*, Montréal, McGill/Queen University Press, 1987.

13 Thomas Woody, *History of Women's Education in the United States*, New York, The Science Press, 1929, 2 vol.

14 L'historiographie américaine étant très fournie dans ce domaine, je ne mentionnerai que quelques ouvrages de synthèse : Mabel Newcomer, *A Century of Higher Education for American Women*, New York, Harper, 1959 ; Phyllis Stock, *Better Than Rubies. A History of Women's Education*, New York, Capricorn Books, 1978 ; Barbara Solomon, *In the Company of Educated Women : a History of Women and Higher Education in America*, New Haven, Yale University Press, 1985 ; Lynn D. Gordon, *Gender and Higher Education in the Progressive Era*, New Haven, Yale University Press, 1990.

15 *Das Frauenstudium an den Schweizer Hochschulen / Les Études des femmes dans les universités suisses*, monographies publiées sous les auspices de l'Association suisse de femmes universitaires, Zürich/Leipzig, Rascher, 1928.

parus dans les années 1990<sup>16</sup>. Un autre pays germanophone, l'Autriche, au paysage universitaire beaucoup plus modeste, possède aussi son histoire de l'enseignement supérieur des femmes<sup>17</sup>. Pour le reste, la féminisation des universités britanniques a été analysée par Carol Dyhouse, le cas néerlandais par Mineke Bosch, le cas espagnol par Consuelo Flecha Garcia et celui de la Bulgarie par Georgeta Nazarska<sup>18</sup>. On pourrait souhaiter la traduction de ces trois derniers ouvrages en anglais ou en français, ne serait-ce que pour inspirer des études similaires ailleurs et servir d'exemples méthodologiques.

À partir des années 1980, les étudiants commencent à devenir des sujets à part entière des travaux sur l'histoire des établissements d'enseignement supérieur. En Suisse, une telle approche a été adoptée lors de la rédaction des nouvelles histoires des Universités de Berne, de Genève et de Neuchâtel<sup>19</sup>. De façon plus générale, les recherches sur les étudiantes ont alors pris un nouvel essor avec le renouveau de l'histoire des femmes, souvent dans le cadre de manifestations (expositions, journées d'étude, parcours thématiques urbains) commémorant l'admission des femmes dans les universités, en tant

16 Lothar Mertens, *Vernachlässigte Töchter der Alma Mater. Ein sozialhistorischer und bildungssoziologischer Beitrag zur strukturellen Entwicklung des Frauenstudium in Deutschland seit der Jahrhundertwende*, Berlin, Duncker & Humblot, 1991 ; Claudia Huerkamp, *Bildungsbürgerinnen. Frauen im Studium und in akademischen Berufen, 1900-1945*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1996 ; Marianne Koerner, *Auf fremdem Terrain. Studien – und Alltagserfahrungen von Studentinnen 1900 bis 1918*, Bonn, Didot Verlag, 1997 ; Elisabeth Dickmann, Eva Schöck-Quinteros, *Barrieren und Karrieren. Die Anfänge des Frauenstudiums in Deutschland, Dokumentationsband der Konferenz « 100 Jahre Frauen in der Wissenschaft » im Februar 1997 an der Universität Bremen*, Berlin, Trafo, 2000. Pour les lecteurs non germanophones, signalons un ouvrage en anglais : Patricia Mazon, *Gender and the Modern Research University. The Admission of Women to German Higher Education, 1865-1914*, Stanford, Stanford University Press, 2003.

17 Maria Steibl, *Frauenstudium in Oesterreich vor 1945*, Phil. Dissertation, Universität Innsbruck, 1985.

18 Carol Dyhouse, *No Distinction of Sex ? Women in British Universities, 1870-1930*, London, UCL Press, 1995 ; Mineke Bosch, *Het geschlacht van de wetenschap : vrouwen en hoger onderwijs in Nederland, 1878-1948*, Amsterdam, Sua, 1994 ; Consuelo Flecha Garcia, *Las primeras universitarias en España*, Madrid, Narcea, 1996 ; Georgeta Nazarska, *Universitetskoto obrazovani i bulgarskite zheni, 1879-1944* [The University Education and Bulgarian Women, 1879-1944], Sofia, IMIR, 2003.

19 Voir le chapitre « Die Studierenden der Universität Bern » in Ulrich Im Hof et al. (dir.), *Hochschulgeschichte Berns 1528-1984*, Bern, Universität Bern, 1984, p. 419-558 ; le chapitre « Une nouveauté : les femmes » in Marco Marcacci, *Histoire de l'Université de Genève, 1559-1986*, Genève, Université de Genève, 1987, p. 171-177 ; ou encore le chapitre « Les étudiants », *Histoire de l'Université de Neuchâtel*, Neuchâtel, Éditions Attinger, 2002, t. 3, p. 261-298.



qu'étudiantes régulières ou simples auditrices<sup>20</sup>. En Suisse, en Allemagne ou en Autriche, la mise sur pied de tels événements a été facilitée par l'apparition de déléguées aux questions féminines ou à l'égalité, qui avaient la possibilité d'offrir un soutien matériel et un cadre institutionnel à de tels projets. Cela pourrait expliquer, au moins en partie, la nette prédominance de l'historiographie germanophone.

Les recherches comparatives de l'ampleur de celle de Michèle Tournier pour la France et l'Allemagne demeurent très rares à ce jour : les seules, à ma connaissance, sont celles d'Elisabeth Eschbach pour l'espace anglo-saxon et d'Anna Lind pour les pays germanophones<sup>21</sup>. Quant à l'historiographie française, elle est la seule en Europe à avoir produit ces dernières années

20 En nous limitant uniquement aux ouvrages consacrés aux établissements particuliers, citons, pour l'Allemagne : Ulla Bock, Dagmar Jank, *Studierende, lehrende und forschende Frauen in Berlin, 1908-1945, Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, 1948-1990*, Berlin, Universitätsbibliothek der Freien Universität Berlin, 1990 ; Hadumond Busmann (dir.), *Stieftöchter der Alma Mater ? 90 Jahre Frauenstudium in Bayern – am Beispiel der Universität München*, München, Antje Kunstmann, 1994 ; Heike Hessenauer, *Etappen des Frauenstudiums an der Universität Würzburg (1869-1939), Quellen und Beiträge zur Geschichte der Universität Würzburg*, Beiheft 4, 1998 ; Annette Kuhn, Valentine Rothe, Brigitte Mühlenbruch, *100 Jahre Frauenstudium. Frauen und Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn, Dortmund, Ebersbach*, 1996 ; Margret Lemberg, *Es begann vor hundert Jahren. Die ersten Frauen an der Universität Marburg und die Studentinnenvereinigungen bis zur « Gleichschaltung » im Jahre 1934*, Schriften der Universitätsbibliothek Marburg, 76, 1997 ; Elke Rupp, *Der Beginn des Frauenstudiums an der Universität Tübingen, Werkschriften des Universitätsarchivs Tübingen*, Band 4, 1978 ; Ute Scherb, *Ich stehe in der Sonne und fühle, wie meine Flügel wachsen. Studentinnen und Wissenschaftlerinnen an der Freiburger Universität von 1900 bis die Gegenwart*, Königstein/Taunus, Ulrike Helmer Verlag, 2002 ; pour l'Autriche : Waltraud Heindl, Marina Tichy (dir.), *« Durch Erkenntnis zu Freiheit und Glück... ». Frauen an der Universität Wien (ab 1897)*, Schriftenreihe des Universitätsarchivs, Universität Wien, 5 Band, 1993 ; Alois Kernbauer, Karin Schmidlechner-Lienhart (dir.), *Frauenstudium und Frauenkarrieren an der Universität Graz*, Graz, Akad. Dr.- und Verl.-Anst., 1996 ; pour la Suisse : *Die Alma mater ist weiblich. Frauen an der Universität Freiburg : gestern – heute – morgen / L'Alma mater au féminin. Les femmes à l'Université de Fribourg : bilan et perspectives*, Fribourg, Université de Fribourg, 1989 ; Franziska Rogger, *Der Doktorhut im Besenschränk. Das Abenteuerliche Leben der ersten Studentinnen – am Beispiel der Universität Bern*, Berne, eFeF Verlag, 1999 ; Verein Feministische Wissenschaft, *Ebenso neu als kühn. 120 Jahre Frauenstudium an der Universität Zürich*, Zurich, eFeF Verlag, 1988 ; *100 Jahre Frauen an der Uni Basel*. Katalog zur Ausstellung von HistorikerInnen und StudentInnen des Historischen Seminars der Universität Basel. Universität Basel, 1990 ; pour la Belgique : Luc Courtois, *L'Introduction des étudiantes à l'université de Louvain. Les tractations préliminaires (1890-1920). Étude statistique (1920-1940)*, Travaux de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain, 1987 ; Éliane Gubin, Valérie Piette, Emma, Louise, Marie, *L'Université de Bruxelles et l'émancipation des femmes (1830-2000)*, Bruxelles, ULB, 2004 ; Bernadette Lacomble-Masereel, *Les Premières étudiantes à l'Université de Liège (1881/82-1919/20)*, Liège, Éditions de la commission communale de l'histoire de l'ancien pays de Liège, 1980 ; Anne-Marie Simon-Van Der Meersch, *De eerste generaties meisjesstudenten aan de Rijksuniversiteit te Gent (1882/1883 tot 1929/1930)*, Gand, UIT het Verleden van de R.U.G., 1982 ; pour l'Irlande : Susan Parkes (dir.), *A Danger to the Men ? A History of Women in Trinity College Dublin, 1904-2004*, Dublin, The Lilliput Press, 2004.

21 Elisabeth Eschbach, *The Higher Education of Women in England and America, 1865-1920*, New York, Garland, 1993 ; Anna Lind, *Das Frauenstudium in Oesterreich, Deutschland und in der Schweiz*, dissertation, Universität Wien, 1961.

des ouvrages collectifs offrant des analyses stimulantes sur plusieurs pays européens. Celui qui a été dirigé par Nicky Le Feuvre, Monique Membrado et Annie Rieu se focalise sur l'espace méditerranéen et offre, à côté de chapitres consacrés aux actrices de la vie universitaire et au développement des études de genre, des éclairages historiques sur l'Espagne, la Grèce, le Maghreb et l'île de Malte<sup>22</sup>. Rebecca Rogers et le groupe de recherche interdisciplinaire « Mauvais genre » qu'elle a réuni à l'Université Marc-Bloch de Strasbourg, au début des années 2000, autour de la problématique des femmes et des politiques éducatives sont à l'origine d'un ouvrage collectif sur la mixité<sup>23</sup>. L'enseignement universitaire fait l'objet de l'une des trois parties de ce volume et se laisse analyser à travers les cas suisse, écossais et allemand.

L'intérêt des études comparatives est pourtant très grand, comme on peut le voir en confrontant l'historiographie française à celle de l'Angleterre, où la non-mixité a suscité des études historiques consacrées aux établissements d'enseignement supérieur réservés aux femmes. En effet, en Angleterre, à partir des années 1870, se crée tout un réseau de *colleges* non-mixtes affiliés à des universités (Newnham et Girton à Cambridge ; Somerville, Lady Margaret Hall et St. Hilda's à Oxford ; Royal Holloway, Bedford, Westfield à Londres ou encore Queen Margaret College à Glasgow). Les collèges publient donc leurs propres histoires, les biographies de leurs fondatrices, directrices ou enseignantes ou encore les répertoires biographiques des anciennes étudiantes. Ces dernières sont d'ailleurs beaucoup plus prolifiques que les étudiantes continentales lorsqu'il s'agit d'évoquer leurs *college years* dans les écrits autobiographiques<sup>24</sup>. Ce sont probablement le caractère non-mixte et la nature résidentielle de ces établissements, avec leur incidence sur la vie quotidienne et la sociabilité, qui favorisent l'apparition de chapitres, voire de livres entiers, consacrés à ces années d'études. Cette tendance s'observe également aux États-Unis et dans l'Empire russe, où l'enseignement universitaire et médical était, pour l'essentiel, dispensé au sein des *women's colleges* ou des cours supérieurs pour les femmes. À l'opposé, la mixité française ne paraît pas avoir favorisé ce genre d'écrits.

22 Nicky Le Feuvre, Monique Membrado, Annie Rieu, *Les Femmes et l'Université en Méditerranée*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998.

23 Rebecca Rogers (dir.), *La Mixité dans l'éducation. Enjeux passés et présents*, Lyon, ENS Éditions, 2004.

24 Il est facile de constater cette tendance en consultant l'ouvrage de référence de Barbara Kanner, *Women in Context. Two Hundred Years of British Women Autobiographers. A Reference Guide and Reader*, New York, G. K. Hall, 1997.

## **II – Doctoresses, scientifiques et étrangères : des cas à part**

Dans l'historiographie des femmes universitaires, il existe également un autre type de recherches, d'ailleurs plus nombreuses : ce sont celles qui se focalisent sur un groupe particuliers d'étudiantes, défini par une discipline ou une nationalité, tout en s'efforçant de couvrir l'ensemble du paysage universitaire correspondant à cette spécialité.

### **1 – Les étudiantes en médecine**

La mieux représentée d'entre les disciplines est la médecine, domaine de prédilection des premières générations d'étudiantes universitaires, que ce soit en France, en Suisse, en Belgique ou en Allemagne, même si, en l'état actuel des connaissances, il n'est pas possible de donner une estimation précise de la proportion des étrangères qui se sont engagées dans cette voie. Cela vaut avant tout pour les universités suisses et françaises, où une grande partie des étudiantes inscrites avant la Première Guerre mondiale étaient des étrangères venues d'Europe centrale et orientale. Elles s'orientaient généralement vers des études de médecine en raison d'une grande demande de spécialistes dans leurs pays d'origine et du prestige social lié à l'exercice des professions de santé. En outre, dans ces deux pays d'accueil, la médecine était la seule profession ouverte de manière relativement libérale aux étrangers.

C'est d'ailleurs la Faculté de médecine de Paris qui, à force de démarches et de pétitions auprès du ministère de l'Instruction publique et grâce à l'appui de trois personnalités favorables à l'instruction féminine (le doyen Adolphe Wurtz, le ministre Victor Duruy et l'impératrice Eugénie elle-même), a accueilli les toutes premières étudiantes régulières de l'enseignement supérieur français : une Américaine, Mary Putnam, en 1866, suivie deux ans plus tard par l'Anglaise Elisabeth Garrett, la Russe Catherine Gontcharoff et la Française Madeleine Brès. Ces quatre pionnières mèneront leurs études à terme et obtiendront leur doctorat au début des années 1870. Dans les années 1890, la Faculté de médecine de Nancy, transférée de Strasbourg en 1872, commence également à connaître une présence féminine stable, composée essentiellement d'étrangères, Bulgares et Russes pour la plupart. Cependant, leur nombre, qui ne dépasse pas une vingtaine, demeure sans commune mesure avec celui des centaines d'étudiantes inscrites dans la capitale. La Faculté de médecine de Montpellier,

qui accueille ses premières étudiantes dès la fin des années 1860, connaît la même situation : les inscriptions prises par des étrangères y dépassent de loin celles des Françaises. D'autres facultés médicales de province, où les étrangères ne font que des apparitions épisodiques, se féminisent à un rythme beaucoup plus lent : Lyon, Toulouse, Lille, Nancy ou Bordeaux sont dans ce cas.

Une excellente vue d'ensemble de l'accès des femmes à l'enseignement médical est proposée par Thomas Neville Bonner, qui passe en revue tous les pays ayant connu une féminisation précoce de la pratique médicale, à savoir les États-Unis, le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne, la Suisse et la Russie<sup>25</sup>. Nombre de travaux de ce type visent en réalité à dresser un historique de l'accès des femmes aux professions.

Pour la France, quelques éléments de l'histoire des étudiantes en médecine étaient déjà présents dans la thèse de doctorat de la Polonaise Caroline Schultze, soutenue à la fin des années 1880, et, quelques années plus tard, dans l'ouvrage de sa compatriote Mélanie Lipinska, autre docteur en médecine de Paris qui deviendra externe des hôpitaux et doctoresse en exercice<sup>26</sup>. Ces ouvrages offrent d'ailleurs des comparaisons avec quelques autres pays européens.

Plus récemment, le cas des étudiantes en médecine à Paris a été abordé dans quelques travaux demeurés inédits, comme la thèse de Roland Nahon<sup>27</sup> ou l'enquête de Pierre Moulinier<sup>28</sup>. À partir d'un riche et unique fonds d'archives qui comporte des dossiers individuels d'étudiants ayant obtenu le doctorat de médecine, ce dernier mène une fine analyse de quelque 200 diplômées, offrant à la fois une étude socio-démographique de cette population et une approche comparée des étudiants des deux sexes. La thèse de doctorat en épistémologie et histoire des sciences que Nathalie Pigéard-Micault a consacrée au doyen de l'École de médecine de Paris, Charles Adolphe Wurtz, comporte un chapitre

25 Thomas Neville Bonner, *To the Ends of the Earth. Women's Search for Education in Medicine*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1992.

26 Caroline Schultze, *La femme-médecin au XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse pour le doctorat en médecine présentée et soutenue le 12 décembre 1888 à la faculté de médecine de Paris ; Mélanie Lipinska, *Histoire des femmes médecins depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Librairie G. Jacques, 1900. Il s'agit de la publication de la thèse de doctorat en médecine soutenue à la Sorbonne la même année. Quelque trente ans plus tard, Mélanie Lipinska remet ce sujet à jour dans *Les femmes et le progrès des sciences médicales*, Paris, Masson et Cie, 1930.

27 Roland Nahon, *Contribution à l'étude de l'accession des femmes à la carrière médicale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat, Université Paris Val-de-Marne, faculté de médecine, 1978.

28 Pierre Moulinier, « Les premières doctresses de la Faculté de médecine de Paris (1870-1900), des étrangères à plus d'un titre », communication au colloque « Histoire/genre/migration », Paris, ENS, 2006 (en ligne : < <http://barthes.ens.fr/clio/dos/genre/com/Moulinierprem.pdf> >).

bien documenté sur les modalités d'accès des femmes aux études médicales : l'auteur de cette thèse ne se limite d'ailleurs pas au cadre académique, mais propose également un excellent aperçu de l'opinion publique et de l'attitude de la presse à l'égard de ce nouveau public universitaire<sup>29</sup>. Les étudiantes en médecine des universités de province n'ont pour leur part fait l'objet d'aucune recherche à ce jour.



Figure 1 : Soutenance de la thèse de Caroline Schultze sur l'histoire des femmes médecins, d'après un dessin de Paul Destez paru dans *L'univers illustré* du 22 décembre 1888.

Reproduit avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine (BIUM Paris).

29 Nathalie Pigeard-Micault, Charles Adolphe Wurtz, doyen de l'École de médecine de Paris (1866-1875), thèse de doctorat, université Nanterre-Paris 10, 2007 (chapitre « L'entrée des femmes à l'école de médecine », p. 186-222).



## 2 – Sciences, lettres et droit

Toujours à Paris, les Facultés des sciences et des lettres voient l'apparition des premières étudiantes en 1867 et 1871. Il s'agit de deux Françaises, Emma Chenu, inscrite en licence ès sciences mathématiques, et Julie-Victoire Daubié, déterminée à préparer une licence ès lettres dix ans après l'obtention, à Lyon, de son baccalauréat. Contrairement à la Suisse, où les études scientifiques viennent en deuxième position (derrière la médecine) pour la fréquentation féminine, en France, ce sont les lettres qui dépassent de loin les sciences quant au nombre d'étudiantes. À partir des années 1890, l'ensemble des universités françaises accueille d'ailleurs plus de femmes suivant des cursus littéraires que d'étudiantes en médecine, évolution qui va de pair avec la diminution progressive du poids des étudiantes étrangères et la croissance des effectifs féminins nationaux. Aucune recherche particulière n'a cependant été consacrée à ces cursus littéraires, éclipsés dans l'historiographie par les femmes qui choisissaient une carrière d'enseignante et passaient le plus souvent par la filière des écoles normales. Les études scientifiques ont reçu un peu plus d'attention ces dernières années, avec la parution de deux ouvrages, certes consacrés pour l'essentiel à l'enseignement secondaire, mais qui accordent également une place à la formation universitaire<sup>30</sup>. Pour la Faculté des sciences de Paris, il existe aussi une étude sur les premières promotions doctorales de femmes, phénomène qui demeura pratiquement sans écho dans les facultés de province<sup>31</sup>.

En ce qui concerne les études de droit, les premières inscriptions sont prises en 1884/85 par deux étudiantes étrangères, une Russe et une Roumaine, Sarmiza Bilcescu, qui obtient son doctorat en 1890. C'est cependant là que l'évolution de la présence féminine est la plus lente, et l'historiographie à ce sujet est quasiment inexistante. Les débouchés fort limités de la filière juridique rendent d'ailleurs ce cursus peu attractif : le barreau français ne s'ouvre aux femmes que le 1<sup>er</sup> décembre 1900, tandis que l'accès au notariat leur demeure fermé jusqu'en 1948. Seule une publication de Caroline Barrera, consacrée aux étudiants étrangers de la Faculté de droit de Toulouse, brosse le tableau des étudiantes en droit depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1940. Elle

30 Nicole Hulin, *Les Femmes et l'enseignement scientifique*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 ; *Les Femmes, l'enseignement et les sciences. Un long cheminement, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, nouvelle éd. revue et complétée, Paris, L'Harmattan, 2008.

31 Bénédicte Bilodeau, Nicole Hulin, « Les premiers doctorats féminins à la Faculté des sciences de Paris (1888-1920) à travers les rapports de thèse », *Archives internationales d'histoire des sciences*, 47, 1997.

contient un aperçu détaillé du public féminin de cette faculté, public certes peu nombreux mais très probablement représentatif des étudiantes en droit ailleurs en France<sup>32</sup>.

### 3 – Les étudiantes étrangères

L'appartenance nationale s'avère être un autre critère fréquemment utilisé par les historiens de l'enseignement supérieur pour délimiter leur champ de recherche<sup>33</sup>. Preuve en est les nombreux travaux portant sur les migrations universitaires vers la France et sur l'apport de ces étudiants migrants à la formation des élites dans leurs pays d'origine qui sont parus depuis les années 1970<sup>34</sup>. Pour ce qui est de la composante féminine de ces courants migratoires, ce sont avant tout les étudiantes originaires de l'Europe de l'Est, et plus particulièrement de l'Empire russe, qui ont attiré l'attention des historiens<sup>35</sup>. Ce sont en effet les sujettes du Tsar qui sont de loin les plus nombreuses sur les bancs des universités occidentales : des Russes, des Polonaises et surtout des Juives qui, discriminées dans leur patrie et empêchées d'accéder à l'instruction, pensent trouver dans les études supérieures à l'étranger une voie d'émancipation sociale, économique et juridique. Jusqu'au déclenchement du premier conflit mondial, elles forment près des trois quarts des effectifs féminins étrangers en Suisse et en Belgique, près des deux tiers en France et plus d'un tiers en Allemagne.

32 Caroline Barrera, *Étudiants d'ailleurs. Histoire des étudiants étrangers, coloniaux et français de l'étranger de la Faculté de droit de Toulouse (XIX<sup>e</sup> siècle – 1944)*, Albi, Presses du Centre Universitaire Champollion, 2007, p. 183-186.

33 À ce propos, je tiens à souligner l'importance des travaux menés à Paris et à Budapest, depuis plusieurs décennies, par Victor Karady, qui ont, non seulement contribué à poser les bases théoriques et méthodologiques de ce champ, mais aussi entraîné le renouveau de l'intérêt porté à l'histoire des migrations étudiantes en Europe dans une perspective comparative. Voir, par exemple, « La république des lettres des temps modernes. L'internationalisation des marchés universitaires occidentaux avant la Grande Guerre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 121/122, mars 1998, p. 92-103.

34 Un colloque tenu à Budapest en 2005 et dont les actes sont encore inédits a tenté de dresser l'état des lieux de l'historiographie des migrations universitaires. Le cas français y a été présenté par Pierre Moulinier (« Historiographie et sources de l'histoire des migrations étudiantes en France, 1800-1940 »), alors que les participants en charge des cas roumain (Lucian Nastasa et Florea Ioncioaia), bulgare (Alexandre Kostov) et serbe (Ljubinka Trgovcevic) ont accordé une attention particulière à la place de la France dans la formation des élites universitaires de leurs pays respectifs.

35 Pour une analyse de cette vague migratoire, voir mon article « Les étudiantes étrangères dans les universités occidentales, des discriminations à l'exil universitaire (1870-1914) » in Caroline Barrera, Patrick Ferté (dir.), *Étudiants de l'exil. Universités, refuges et migrations étudiantes (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, à paraître en 2009.

Alors même que plusieurs travaux ont déjà été consacrés à la présence des étudiants et étudiantes de l'Empire russe dans certains établissements d'enseignement supérieur occidentaux<sup>36</sup>, celle-ci n'a fait l'objet jusqu'ici d'aucune tentative d'évaluation globale pour l'ensemble de l'Europe, faute de sources disponibles et facilement accessibles, d'outils conceptuels qui permettraient de les traiter d'une manière adéquate et surtout de travaux comparatifs systématiques à l'échelle européenne. Cependant, des travaux de ce type existent déjà pour l'Allemagne<sup>37</sup> et, dans une moindre mesure pour la Suisse<sup>38</sup>, où il s'agit uniquement des recherches sur la composante féminine de cette population étudiante.

En France, l'afflux des sujettes du Tsar devient significatif à partir des années 1890. Ainsi, au cours de l'année universitaire 1893/94, l'ensemble des universités françaises accueille 172 étudiantes originaires de l'Empire russe, soit 83 % du total des étudiantes étrangères<sup>39</sup>. Comme dans les universités helvétiques, c'est durant la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle que l'affluence de ces étudiantes est la plus grande. Les seules facultés de Paris en comptent 537 au cours de l'année 1905-2006, contre 548 Françaises et 200 autres étrangères, soit une proportion de 42 % des effectifs féminins<sup>40</sup>. Toujours à Paris, leur

36 Une liste complète des travaux consacrés aux étudiants des deux sexes alourdirait inutilement ce texte. En nous limitant uniquement à l'historiographie des populations féminines des universités occidentales, citons Godfrind Vinciane, « Les étudiantes comme migrantes ? L'exemple des Russes à l'Université Libre de Bruxelles de 1905 à 1914 », *Revue belge d'histoire contemporaine*, 3/4, 2007 ; Anja Burchardt, *Blaustrumpf – Modestudentin – Anarchistin ? Deutsche und Russische Medizinstudentinnen in Berlin, 1896-1918*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1997 ; Harmut R. Peter, « Studentinnen aus Russland, die "Kalamitäten" des Frauenstudiums in Halle und ein Experiment des Prof. Roux im Wintersemester 1901 », *Mitteldeutsches Jahrbuch für Kultur und Geschichte*, 13, 2006.

37 La présence des étudiants originaires de l'Empire russe en Allemagne au début du XX<sup>e</sup> siècle a fait l'objet de nombreux travaux de Claudie Weill. Voir, en particulier, son ouvrage *Étudiants russes en Allemagne 1900-1914. Quand la Russie frappait aux portes de l'Europe*, Paris, L'Harmattan, 1996. Signalons aussi l'important projet de recherche « "Schnorrer, Verschwörer, Bombenwerfer" ? Studenten aus dem Russischen Reich an deutschen Universitäten vor dem Ersten Weltkrieg. Interkulturelle Begegnungen im akademischen Raum und ihre Bedeutung für die Formierung von Fremd – und Feindbildern » mené depuis 1999 par l'équipe dirigée par Hartmut R. Peter à l'Université de Halle. La liste des publications préparées dans le cadre de ce projet est disponible sur : [http://www2.geschichte.uni-halle.de/russ-stud/forschungsprojekt\\_halle/forschung\\_publicationen.htm](http://www2.geschichte.uni-halle.de/russ-stud/forschungsprojekt_halle/forschung_publicationen.htm).

38 L'ouvrage de Daniela Neumann *Studentinnen aus dem Russischen Reich in der Schweiz (1864-1914)*, Zürich, Hans Rohr, 1987, décrit les grandes lignes de cette migration et met en lumière de nombreux parcours en s'appuyant sur les égo-documents, alors que ma propre thèse de doctorat, *La Quête du savoir. Les étudiantes de l'Empire russe dans les universités suisses, 1867-1920*, Université de Genève, 2004, inscrit ce phénomène dans l'histoire de la féminisation de l'enseignement supérieur en Suisse et offre un important appareil statistique.

39 *Statistique générale de la France. Annuaire statistique*, 1894.

40 Direction des affaires municipales, Service de la statistique municipale, *Annuaire statistique de la ville de Paris*, 1905/1906.



nombre passe à 777 en 1911-1912, mais leur proportion au sein de l'ensemble des effectifs féminins descend à 35 % en raison d'un afflux de Françaises et, dans une moindre mesure, d'autres étrangères<sup>41</sup>. Bien qu'en l'état actuel des recherches il soit impossible d'évaluer l'ampleur réelle de la vague migratoire des étudiantes russes vers la France, Nancy Green estime à 5 280 le nombre d'inscriptions prises à l'Université de Paris par les étudiantes russes et roumaines entre 1905 et 1913<sup>42</sup>, effectif comparable à celui des ressortissantes de l'Empire russe immatriculées en Suisse entre 1864 et 1920, qui sont plus de 7 000. Et pourtant, l'historiographie des étudiants russes en France ne compte que quelques travaux portant sur leur présence, essentiellement masculine d'ailleurs, dans des établissements d'enseignement technique supérieur<sup>43</sup>. Il existe également un article consacré à l'université de Nancy<sup>44</sup>. Il est vrai que la nature des sources disponibles et l'absence de listes nominatives annuelles d'étudiants comme celles qui existent pour la Suisse ou l'Allemagne rendent extrêmement difficile le recensement systématique des étudiants étrangers en France. Les diverses statistiques universitaires ne peuvent pallier ce manque, car le classement des effectifs annuels à la fois par sexe et par nationalité y fait défaut. Ainsi, les étudiantes russes en France demeurent à bien des égards des inconnues. Vide assez surprenant, car leur importance numérique aurait dû susciter un intérêt plus important à leur égard.

Parmi les autres étrangères qui fréquentent les universités françaises, une place importante revient aux Roumaines et aux Américaines. Cependant, à l'instar de leurs camarades d'études de l'Empire russe, les ressortissantes de ces pays n'ont pas joui d'une grande popularité dans l'historiographie

41 *Ibid.*, 1911/1912.

42 Nancy Green, « L'émigration comme émancipation : les femmes juives de l'Europe de l'Est à Paris, 1881-1914 », *Pluriel*, n° 27, 1981, p. 57.

43 Les ressortissantes de l'Empire russe dans les hautes écoles techniques françaises font, à partir des années 1990, l'objet des recherches menées par un couple d'historiens russes établis en France, Irina et Dmitri Gouzévitch : « La science sans frontières : élèves et stagiaires de l'Empire russe dans l'enseignement scientifique supérieur français, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », *Les Cahiers d'histoire du CNAM*, 5, 1996 ; « Étudiants, savants et ingénieurs juifs originaires de l'Empire russe en France (1860-1940) », *Les Archives juives*, 2002 ; « Se former et s'informer : un regard sur la migration scolaire russe dans les grands établissements français entre 1800 et 1840 » in Hartmut R. Peter, Natalia Tikhonov (dir.), *Universitäten als Brücken in Europa : Studien zur Geschichte der studentischen Migration*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2003 ; « Les étudiants de l'Europe de l'Est à l'Institut électrotechnique de Nancy : 1900-1939 » in Françoise Birck, André Grelon (dir.), *Un Siècle de formation d'ingénieurs électriciens, ancrage local et dynamique européenne : l'exemple de Nancy*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2007.

44 George F. Jewsbury, « Russian Students in Nancy, France, 1905-1914. A Case Study », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 23, 1975, p. 225-228.

française. Personne ne s'est penché sur les premières, ni en France ni, à quelques exceptions près, dans leurs pays d'origine<sup>45</sup>, alors que les secondes ont suscité quelques travaux seulement dans les années 2000, tous dus à la plume de Whitney Walton. Cette historienne américaine a abordé la question à travers les documents d'ego-histoire (correspondance, journaux intimes, écrits autobiographiques) produits par les premières générations d'étudiantes américaines qui ont bénéficié de programmes *study abroad* dans la France de l'entre-deux-guerres<sup>46</sup>. Si les migrations des étudiantes roumaines n'ont pas non plus laissé de traces dans les historiographies des autres pays d'accueil, les Américaines ont connu une meilleure fortune dans les pays germanophones, comme l'Allemagne ou la Suisse, leurs deux autres pays de prédilection pour des séjours d'études à l'étranger : une importante monographie leur a été récemment consacrée par Sandra S. Singer, alors que j'ai moi-même recensé toutes les étudiantes américaines inscrites dans les universités suisses avant 1914 en vue d'une étude de cette population<sup>47</sup>. Ainsi, en France, à quelques exceptions près, on manque autant d'études sur les diverses nationalités que sur l'ensemble de la présence étrangère dans l'enseignement supérieur.

À la lumière des éléments exposés ci-dessus, force est de constater que l'historiographie de l'enseignement supérieur des femmes n'en est qu'à ses débuts. La tentative de bilan qui vient d'être dressée appelle encore commentaires et précisions et demande à être étoffée par des travaux ultérieurs. De nombreux thèmes abordés pourraient se transformer en pistes de recherche

45 Dans son ouvrage sur la formation de la jeunesse roumaine à l'étranger, Lucian Nastasa consacre en effet quelques pages aux séjours parisiens des étudiantes roumaines, en offrant une analyse des raisons de cette migration et quelques études de cas : *Itinerarii spre lumea savanta. Tineri din spatiul romanesc la studii in strainatate, 1864-1944* [Itinéraires vers le monde savant. Les études à l'étranger de la jeunesse roumaine, 1864-1944], Cluj, Limes, 2006, p. 107-112. Je remercie Lucian Nastasa de m'avoir informée de l'état de l'historiographie roumaine dans ce domaine.

46 Whitney Walton, « American Girls and French *jeunes filles*. Negotiating National Identities in Interwar France », *Gender and History*, 17, 2005 ; « Internationalism and the Junior Year Abroad : American Students in France in the 1920s and the 1930s », *Diplomatic History*, 29, 2005. Whitney Walton a poursuivi son enquête au-delà du cadre fixé pour cet aperçu historiographique dans son récent article « Sexe, genre et sociabilité. Étudiantes américaines en France après la Seconde Guerre mondiale », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 28, 2008, p. 145-158.

47 Sandra L. Singer, *Adventures Abroad. North American Women at German-Speaking Universities, 1868-1915*, Westport (CT), Praeger, 2003. Les résultats de ma recherche figurent dans mon article sur l'internationalisation des universités suisses « Ouverture aux femmes, ouverture sur le monde. La féminisation et l'internationalisation des universités suisses, 1870-1930 » in Setsuko Kagawa, Saedae Kawamura (dir.), *Les Femmes et l'enseignement supérieur. L'élargissement des opportunités et les conflits sociaux*, Kyoto, Kyoto University Press, 2008 (article traduit en japonais).

intéressantes comme, par exemple, la mise en lumière des politiques universitaires et ministérielles à l'égard des femmes, ou l'analyse des opinions exprimées à leur sujet dans des textes dus à des professeurs ou des étudiants et dans la presse. Les ouvrages de référence dressant, au-delà d'une évaluation numérique des effectifs féminins, un portrait d'ensemble de cette population étudiante demeurent encore à écrire. Restent également à écrire les études monographiques sur les différentes villes universitaires et les diverses populations étrangères présentes dans l'enseignement supérieur français. C'est seulement lorsque ce terrain sera défriché qu'il deviendra possible d'évaluer l'ampleur des changements survenus dans l'enseignement supérieur français suite à sa progressive féminisation.

**Natalia TIKHONOV SIGRIST**  
Fonds national suisse, EHESS  
natalia.tikhonov@unige.ch